

DU MÊME AUTEUR

PETER PAN DANS LES JARDINS DE KENSINGTON, Hachette, 1907.

MARGARET OGILVY, Mercure de France, 1907.

DEAR BRUTUS ; MARY ROSE, Rivarol, 1946.

PETER PAN (roman), Gallimard, Folio Jeunesse, 1988.

ADMIRABLE CRICHTON, Infrarouge, 1999.

LA VIEILLE DAME SORT SES MÉDAILLES, Infrarouge, 1999.

MY LADY NICOTINE, Le Passeur, 2004.

PETER PAN (pièce de théâtre), Terre de Brume, 2004.

LE PETIT OISEAU BLANC, Terre de Brume, 2006.

JAMES MATTHEW BARRIE

PORTRAIT DE MARGARET OGILVY PAR SON FILS

roman traduit de l'anglais (Ecosse)
par Céline-Albin Faivre

Titre original :
Margaret Ogilvy
Editeur original :
Charles Scribner's Sons, 1912

© ACTES SUD, 2010
pour la présente traduction
ISBN 978-2-7427-

un endroit où aller
ACTES SUD

A celui qui tutoie les anges, Jean-Albin Faivre. Je lui rends grâce d'avoir fait une place à J. M. Barrie au sein de notre foyer.

Je remercie tout particulièrement Andrew Birkin, mon héros.

Ma gratitude va également à Robert Greenham, qui a résolu quelques-unes des énigmes de ce livre, à Brigitte Allègre et au professeur James Mall, qui ont consacré de longues heures à relire ce texte, ainsi qu'à mon éditeur, Evelyne Wenzinger, pour son immense compréhension et sa bienveillance.

Rupert Brooke, le poète anglais, fit observer que la sentimentalité de Barrie n'était que le verso de sa cruauté. Ce ne fut jamais plus flagrant que dans *Margaret Ogilvy* – une œuvre extraordinaire et impitoyable, à tous les niveaux. Écrit par un auteur alors relativement inconnu, ce livre qui, au premier abord, a pour objet sa mère, une femme complètement inconnue, a été perçu différemment : comme un livre de mémoires, un hommage, une biographie, une autobiographie et même une confession.

Ce livre participe de tout cela à la fois, mais il est bien davantage. Il s'agit également d'une œuvre de fiction très habile, qui distord et transforme la vérité afin qu'elle se soumette aux desseins créateurs de l'auteur. En témoigne la remarquable traduction de Céline-Albin Faivre – de loin le plus perspicace de

tous les commentateurs actuels de Barrie.

Le livre prit d'abord vie au sein de ce qui devait être une préface au roman de Barrie intitulé *Sentimental Tommy*, un roman aussi autobiographique que *Margaret Ogilvy* est une œuvre de fiction. Mais plus Barrie écrivait, plus le texte se développait ; il décida alors d'offrir une existence propre à ce livre en devenir. Barrie a prétendu qu'il l'avait écrit en pleurant – peut-être est-ce la vérité – mais cet incontestable culte à la gloire de la mère dissimule une vérité plus profonde, plus sombre, qui s'affiche sans fards dans l'un des premiers titres que Barrie donna à *Peter Pan* : “Le petit garçon qui haïssait les mères”.

Bien des contemporains écossais de Barrie furent consternés à l'idée que ce livre était le fruit de la relation complexe qu'il entretenait avec sa mère ; pourtant, une grande partie des lecteurs ne lut que le contenu manifeste de l'œuvre et ne vit rien d'autre dans ce livre que l'affectueux portrait d'une mère peint par un fils dévoué. Publié pour la première fois en 1896, le livre se vendit à plus de 40 000 exemplaires en deux semaines et à plus d'un million par la suite.

À l'époque où il apprenait encore son métier de journaliste, Barrie affirma qu'il

pouvait écrire un article sur n'importe quel sujet. “Il me semble que je pourrais écrire sur le cercueil de ma mère !”, avoua-t-il un jour. C'est bien ce qu'il fit en écrivant *Margaret Ogilvy*...

ANDREW BIRKIN*

* Scénariste, dramaturge et réalisateur, il est également l'auteur d'une biographie de référence, *J. M. Barrie and the Lost Boys* (Yale University Press, 2003), ainsi que du film éponyme.

PORTRAIT DE MARGARET OGILVY
PAR SON FILS



à la mémoire de ma sœur Jane Ann

CHAPITRE I

OÙ IL EST DIT COMMENT SON DOUX VISAGE VINT À MA MÈRE

Le jour de ma naissance, nous achetâmes six chaises foncées de crin ; ce fut un événement d'importance à l'échelle de notre petite maison, cela constituait la première grande victoire dans la longue campagne domestique d'une femme ; les heures de travail qu'elles représentaient, le billet d'une livre et les quelque trente-trois pence qu'elles avaient coûté, l'anxiété au sujet de leur achat, leur belle ordonnance dans la chambre ouest, l'air exagérément détaché de mon père quand il les avait ramenées à la maison (mais son visage était pâle) – j'ai si souvent entendu ce récit depuis lors, j'ai participé à tant de triomphes de la sorte, petit garçon et plus tard lorsque je fus un homme, que l'arrivée des chaises me semble être l'un de mes propres souvenirs, comme si, le jour même, j'avais bondi hors du lit et couru les admirer. Je suis certain que ma mère se

consommait de l'impatience d'aller les voir bien avant que ses jambes ne fussent capables de la porter. Dès l'instant où on la laissa seule avec moi, on la retrouva pieds nus dans la chambre ouest en train de prodiguer des soins à une éraflure (qu'elle avait été la première à déceler) sur l'une des chaises, prendre place dans des poses royales sur chacune d'elles, ou encore faire mine de quitter la pièce et rouvrir soudainement la porte, pour les prendre toutes les six par surprise. Alors, il me semble qu'un châle avait été jeté sur elle (il m'est étrange de penser que ce n'était pas moi qui m'étais précipité vers elle avec ce châle) et qu'elle avait été reconduite au lit sous bonne escorte ; on lui rappela sa promesse de ne pas bouger ; à cela, elle répondit probablement qu'elle s'était absentée, certes, mais si peu de temps que l'on pouvait donc en conclure qu'elle n'avait pas du tout quitté son lit ! Ainsi je n'eus pas à attendre pour qu'un petit trait de sa personnalité me fût révélé : je me demande si j'en eus conscience. Je m'interroge encore. Les voisins rendaient visite au garçon et aux chaises. Était-elle sincère avec moi en affirmant qu'ils étaient nos semblables ou bien vis-je clair en elle dès le premier instant ? En effet, elle était si transparente... Quand elle fit mine de s'accorder avec eux sur le fait qu'il m'était

impossible de recevoir une éducation supérieure, me laissais-je abuser ou bien étais-je déjà conscient de la nature des ambitions ardentes abritées par ce visage aimé ? Lorsqu'ils parlèrent des chaises comme d'un but rapidement atteint, étais-je si novice dans l'art de lire en elle que ses lèvres timides dussent effectivement prononcer ces mots : « Et ce n'est qu'un début ! » ? Et, quand nous fûmes laissés seuls en tête à tête, ai-je ri des grandes choses qui agitaient son esprit ou bien dut-elle d'abord m'en informer dans un murmure ? L'ai-je ensuite enlacée, en lui disant que je l'aiderais dans ses projets ? Il en fut ainsi pendant si longtemps qu'il me paraît étrange qu'il n'en ait pas été de même dès le commencement.

Pendant six ans, tout fut matière à conjectures : au terme de celles-ci apparut soudain le portrait de la femme qui en avait été jusque là le personnage principal. J'ai évoqué ses lèvres timides, mais elles ne l'étaient pas à l'époque, elles l'étaient devenues lorsque je fis vraiment sa connaissance. Son doux visage – on m'a raconté qu'il n'était pas aussi doux à cette époque... Le châle qui avait été jeté sur elle – nous n'avions pas en ce temps-là commencé à la pourchasser avec un châle, ni à faire pour elle un rempart de nos corps contre les courants d'air, nous

n'avions pas pénétré sur la pointe des pieds dans sa chambre vingt fois dans la nuit, pour veiller sur son sommeil. Nous n'avions pas remarqué combien elle devenait petite, pas plus que nous ne sur-sautions quand elle s'étonnait tout haut de voir à quel point ses bras étaient devenus minces. Dans ses moments les plus heureux, et jamais il n'y eut femme plus heureuse, sa bouche n'était pas agitée par un tic soudain et les larmes n'em-plissaient pas ses yeux bleus silencieux, dans lesquels je lus tout ce que j'ai jamais su de la vie et tout ce que j'ai à cœur d'écrire. Oui, lorsqu'on plongeait son regard dans celui de ma mère, on comprenait, comme s'Il vous l'avait dit lui-même, pourquoi Dieu l'avait mise au monde : c'était pour ouvrir l'esprit de tous ceux qui étaient en quête de belles pensées. Car c'est là le commencement et la fin de la littérature. Ces yeux que je ne peux discerner avant mes six ans révolus, m'ont éclairé sur le chemin de la vie et je prie Dieu qu'ils puissent demeurer jusqu'au dernier jour mes seuls juges sur cette terre. Ils ne furent jamais davantage mon guide que lorsque j'apportai mon aide pour la mettre en terre. Je ne gémissais pas parce que ma mère m'avait été reprise après soixante-seize ans d'une vie glorieuse, mais j'exultais en

me souvenant d'elle, même devant sa tombe.

Un fils s'en était allé loin d'elle, pour étudier. Je me le rappelle si peu : ne me revient à la mémoire que le visage joyeux d'un garçon qui grimpait comme un écureuil jusqu'au sommet d'un arbre et qui secouait les branches pour faire tomber des cerises dans mon giron. Il avait treize ans, et moi la moitié de son âge, quand l'effroyable nouvelle nous parvint. On m'a dit que le visage de ma mère était effrayant de calme, lorsqu'elle s'en fut se planter entre la Mort et son petit garçon. Nous descendîmes tous ensemble le raide sentier qui menait à la gare, une bâtisse en bois. Je crois que je l'enviais à cause de ce voyage dans ces mystérieux wagons. Je sais que nous jouions à ses côtés, fiers de pouvoir l'accompagner, mais ce souvenir ne m'appartient pas, on m'a raconté la scène. On contrôla son billet. Elle nous avait dit au revoir avec ce visage de combattante que je ne peux pas encore voir, quand soudain mon père sortit du bureau du télégraphe et dit d'une voix enrouée : "Il a passé*." Nous revînmes sur nos pas, très silencieux, et rentrâmes à la maison en remontant le petit sentier. A présent,

* Le 30 janvier 1867. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

je rapporte mes propres souvenirs : désormais, et pour toujours, je savais qui était ma mère.

C'est ainsi que son doux visage vint à ma mère et qu'elle reçut également ses manières compatissantes et sa charité sans bornes ; et c'est pourquoi les mères accouraient chez elle lorsqu'elles avaient perdu un enfant. "Ne pleurez pas, ma pauvre Janet !" leur disait-elle et ces femmes répondaient : "Ah, Margaret, mais vous-même vous pleurez..." Margaret Ogilvy était son nom de jeune fille et, d'après la coutume écossaise, elle demeurait Margaret Ogilvy pour ses vieux amis. J'aimais l'appeler "Margaret Ogilvy". Souvent, petit garçon, je l'appelais ainsi de l'escalier : "Margaret Ogilvy, êtes-vous là ?"

À partir de ce jour, sa santé fut délicate et, pendant des mois, elle demeura très malade. J'ai entendu dire que la première chose qu'elle souhaita voir fut la robe de baptême ; elle la regarda longtemps puis détourna le visage vers le mur. C'est ce qui me fit croire, petit garçon, que c'était la robe dans laquelle il avait été baptisé ; mais, plus tard, j'appris que nous avions tous été baptisés dans ce vêtement, de l'aîné au benjamin, que vingt ans séparaient. Des centaines d'autres enfants furent baptisés dedans ; de telles robes étaient alors une possession rare et ma

mère s'enorgueillissait de la prêter. On la transportait avec précaution d'une maison à l'autre, comme s'il se fût agi d'un enfant ! Ma mère faisait grand cas de ce vêtement, le défroissait, lui souriait, avant de le mettre dans les bras de ceux à qui il était prêté. Elle s'installait sur notre banc à l'église pour le voir porté avec magnificence (avec quelque chose à l'intérieur !) lorsqu'il passait le long de la nef en direction de la chaire, et c'est alors qu'un frisson d'agitation et d'impatience parcourait l'intérieur de l'église ; nous nous donnions des coups de pied sous le pupitre, mais notre visage ne cessait dans le même temps d'exprimer notre piété. Dans l'intervalle, quel que fût le comportement de l'enfant – il pouvait rire sans pudeur ou hurler à la grande honte de sa mère – et quoi que fit le père, tandis qu'il l'élevait, l'air idiot probablement, et s'inclinant au mauvais moment, la robe de baptême les faisait bénéficier de sa longue expérience et les aidait à se tirer de ce mauvais pas. Quand la robe lui était rendue, elle la prenait dans ses bras, aussi délicatement que possible, comme si elle s'était endormie, puis elle la pressait, sans s'en rendre compte, contre sa poitrine : il n'y avait rien dans la maison qui lui parlait avec autant d'éloquence que la petite robe ; c'était le seul de ses enfants qui ne grandît pas.